

qui ne sont jamais venus en Afrique, les considèrent curieusement : ils chuchotent entr'eux, puis interpellent les visiteurs et leur font la grimace, en imitant leur marche dandinée. Tony leur fait un pied de nez, car ce geste de nos rues a passé les monts. La vieille haine espagnole contre les Arabes éclate dans tous les yeux, même dans ceux de Leone qui, excité par le mousse, aboie et montre les dents.

Les Maures les regardent avec un superbe dédain et comme s'ils voyaient des singes en goguette. L'un d'eux semble porter une attention particulière aux nattes et aux corbeilles de raisin : le capitaine, qui le prend pour quelque gros marchand amoureux de sa cargaison, fait cesser les pasquinades de ses matelots et annonce à haute voix ce qu'il a à bord. L'Africain lui fait un petit signe de tête pour lui dire : c'est bon, et se retire comme il est venu.

D'autres Arabes surviennent. Nos gens recommencent leurs singeries et passent bientôt aux injures. Ceux-ci y répondent par le même mépris. On parle de la gravité espagnole : elle est fort intermittente et toute spéciale aux classes élevées, aux riches, aux fonctionnaires. L'homme du peuple reste toujours enfant ; il en a non-seulement les allures, mais le caractère. De là tant de révolutions sans but, sans résultat.

Ces façons de l'équipage me déplaisent. Faisant partie du bord, je me crois solidaire de leur conduite : je le dis au capitaine. Je lui rappelle qu'il n'est pas ici en Espagne, que ces Arabes sont des sujets français, et que, s'ils se fâchent et portent plainte, ses matelots pourront bien ne sortir de quarantaine que pour aller en prison. Le capitaine le leur dit, ils le comprennent : ils ne s'occupent plus des Arabes que pour leur vanter leur marchandise.

Le port de Cherchell, qui est de création ou au moins de restauration française, passe pour être bon; mais le vent est si fort que je crains toujours que les amarres ne cèdent et que nous ne soyons jetés sur les navires voisins. L'un d'eux est de Santa-Pola. Comme nous, il allait à Alger, mais, plus avisé que nous, il a prévu le mauvais temps, il est entré ici avant la tempête. Depuis trois jours en quarantaine, il ne sait pas quand il en sortira : il y a un malade à bord.

J'y vois plusieurs femmes, entre autres une qui, en l'honneur du dimanche, s'est mise en toilette; elle profite des moments d'éclaircie pour se montrer sur le pont et faire briller sa parure : elle y produit l'effet de ces mouches luisantes qu'on voit, après la pluie, voltiger au soleil.

Notre petit navire, sans doute à cause du danger qu'il a couru, est devenu l'objet de la curiosité de tous les flâneurs de la ville : ils viennent l'examiner et nous aussi par occasion. Je prends mon crayon : j'esquisse quelques points de vue. Les badauds font des observations sur mon dessin qu'ils ne peuvent voir, et des commentaires sur ma personne qu'ils ne connaissent pas. Me prenant pour un Espagnol, ils ne se doutent pas que je les entends : ils m'arrangent assez mal. « Je suis, selon eux, un entrepreneur de déménagement, c'est ainsi qu'ils désignent les agents de l'émigration, un marchand d'hommes qui va leur amener encore de cette vermine d'Espagne pour faire concurrence aux pauvres ouvriers. » Or, de ces pauvres ouvriers on manque partout en Algérie; tous les propriétaires, tous les maîtres en réclament, et peut-être même ceux qui bavardent. Mais il faut bien dire quelque chose, et la manie du colon français, fut-il riche à millions, est de se plaindre. Ainsi font, même en France, tous nos marchands. Jamais je

n'en ai entendu un seul, sauf celui qui va faire banqueroute, dire que ses affaires sont prospères.

Ennuyé de ces commérages, je me réfugie dans la chambre. En recueillant mes souvenirs, je suis obligé de convenir que, de tous mes voyages, c'est celui-ci où j'ai éprouvé le plus de contrariétés; partout des malencontreuses qui ont manqué de finir par une catastrophe. Sans ce pilote qui, au péril de sa vie, accompagné d'un seul matelot, s'est décidé à sortir, il est à croire que nous nous perdions sur la côte. Si nous avions gagné le large, nous nous perdions encore, car ce fut cette nuit même que la tempête qui nous poursuivait depuis deux jours et qui, on s'en souvient, a causé tant de sinistres dans la Méditerranée, arriva à son paroxisme.

Cette quarantaine ne durait que depuis deux heures, et ces deux heures me semblaient déjà plus longues que deux jours de mer. Les bayards m'avaient chassé du pont, la chaleur m'expulsa de la cabine. La foule, grâce au mauvais temps, était fort diminuée; quelques Arabes seuls étaient restés; ils regardent et ne disent rien. Ce silence est un soulagement.

Un incident vient nous distraire: c'est l'arrestation de deux curieux qui, pour voir de plus près ce feu follet ou la belle dame du navire voisin, étaient montés à bord. Malheureusement, un factionnaire s'en étant aperçu, les avait dénoncés, et on les mettait en quarantaine. Voilà des papillons qui ont été se brûler à la chandelle.

Pendant ce temps, autre chose se brûlait à bord: c'était moins poétique, mais plus essentiel, et le mal était sans remède. Notre cuisinier, fort occupé des visages arabes, n'avait pas veillé à ses fourneaux et, quand on nous servit notre pitance, elle avait une telle amertume

et une si détestable odeur de brûlé qu'il me fut impossible d'y toucher : il me fallut en revenir au raisin. Quant à Rodriguez et ses gens, ils n'eurent seulement pas l'air de s'en apercevoir et tout fut mangé du meilleur appétit : le chien seul n'en voulut pas. Il faut que les Espagnols aient le palais autrement fait que les autres mammifères.

Cinq heures venaient de sonner et je m'abymais dans mon ennui, quand j'entendis une voix qui m'appelait par mon nom. Je crus que c'était la voix du ciel : c'était celle du lieutenant des douanes qui, de la part de la commission sanitaire, venait m'apprendre qu'en considération des six jours que nous avions passés à la mer et de notre état de bonne santé, la commission avait déclaré que nous étions admis à la libre pratique. On m'aurait dit que je venais de gagner un quaterne à la loterie que je n'aurais pas été plus content.

Je communiquai au capitaine ce qu'on m'annonçait ; il le répéta à l'équipage. Ce fut un hourra général. La question les touchait encore plus que moi, trois jours de retard pouvaient être la ruine de ces malheureux qui tous avaient un intérêt à bord. Le raisin commençait à fermenter, les autres fruits à se gâter ; les nattes, trempées d'eau de mer, pourrissaient ; le vin coulait des barriques fatiguées par le roulis ; enfin, la cargaison entière allait, par ce délai, perdre les deux tiers de sa valeur. On conçoit de quelle importance était pour eux la faveur que j'avais obtenue ; ils la méritaient par le soin qu'ils avaient pris de moi, j'aurais été un archevêque qu'ils ne m'auraient pas montré plus d'égards et je puis ajouter de probité. Durant un de ces coups de mer, mon porte-monnaie étant tombé, s'était ouvert, et les pièces d'or et d'argent avaient roulé partout : je devais les considérer comme perdues. On déranginga les

colis, on les chercha dessous, on les trouva et on me les rendit.

J'avais fait prix avec le capitaine pour le passage, mais non pour la nourriture : quand je réglai avec lui, il me demanda soixante réaux, environ quinze francs, tout compris. Je croyais avoir mal entendu, tant la somme me sembla minime. Je la doublai et j'ajoutai trente autres francs pour les matelots et cinq pour les mousses : total, soixante-cinq francs. Pour six jours de logis et de nourriture, ce n'était certes pas trop. Cependant cela parut magnifique, et le capitaine voulut que, pour souvenir, j'inscrivisse mon nom sur son registre de bord.

Lorsque nous nous préparions à débarquer, je remarquai que Rodriguez et ses matelots mettaient, quoique la journée fût déjà avancée, leurs habits de fête. J'attribuais cette toilette bien moins à la piété qu'à quelque intention de promenade plus ou moins mondaine, mais le capitaine me montrant l'église me fit comprendre que c'était là qu'ils allaient. Je leur dis que j'irais avec eux, ce qu'ils ne m'avaient pas proposé, ignorant si j'étais catholique. Ce doute de notre orthodoxie, généralement répandu en Espagne, date de l'occupation napoléonienne ; les moines, pour exciter le peuple contre nous, avaient prétendu que nous n'étions pas chrétiens. Ma résolution parut donc les étonner, mais en même temps je vis bien qu'elle flattait leur amour-propre et leur faisait plaisir.

L'homme de quart resta seul avec Tony et Leone à la garde du navire, et l'équipage, ayant en tête le capitaine et moi, s'achemina vers l'église. Un des matelots tenait une chandelle faisant fonction de cierge, que le vent ne laissa pas longtemps allumée, mais que nous n'en portâmes pas moins tour-à-tour, comme si elle

l'avait été. Je puis donc dire que j'ai fait mon entrée en Afrique un cierge à la main.

Je présume que cette petite procession et la prière qui la suivit, ainsi qu'une aumône que chacun mit dans le tronc des pauvres, étaient la suite d'un vœu que le capitaine avait, au moment du péril, fait au nom de tous. La piété n'est donc pas encore éteinte au cœur des marins espagnols, et je les en félicite, car l'irréligion est le plus grand malheur qui puisse arriver à une nation : c'est un signe certain de décadence et l'avant-coureur de la barbarie ou de la dissolution sociale.

Ce devoir accompli, l'équipage retourna à bord, et moi, conduit par l'officier des douanes, je fus chercher un logement. Ce n'était pas chose facile à trouver ; on m'offrit la table partout, mais quant à un lit, il n'y en avait nulle part ; il fallait donc retourner coucher à bord, ce qui me contrariait fort. Enfin, un capitaine qui occupait deux chambres à l'hôtel du Commerce, consentit obligeamment à m'en céder une.

Cet hôtel, situé dans la partie élevée de Cherchell, donne sur une vaste place où l'appartement avait vue. Quand j'y eus déposé mon bagage, je sentis un tel besoin de faire usage de mes jambes, engourdies par six jours de repos forcé, que, sans attendre le souper, je m'élançai dans la rue, courant au hasard, qui me conduisit dans le quartier arabe. Tel fut mon début chez la population africaine.

En allant toujours devant moi, je sortis de la ville. Je vis une promenade plantée d'arbres conduisant à une grande route. Là, je retrouvai l'Europe : des officiers en uniforme et des dames à chapeau y prenaient l'air, absolument comme ils l'auraient fait aux Champs-Élysées ; seulement cet air était un peu brutal, il se ressentait



de la bourrasque, et les dames avaient fort à faire pour en défendre leurs jupes. Quelques Arabes n'étaient pas moins embarrassés de leurs manteaux; ils faisaient comme notre balancelle, ils prenaient des ris.

La demi-obscurité, car le jour commençait à baisser, m'empêchait de distinguer le visage des promeneuses, mais je les entendais causer : c'étaient des compatriotes, et je ne doutais pas qu'elles ne fussent charmantes.

La faim me ramène au logis. On me sert à souper dans une chambre garnie de petites tables, ainsi que nos restaurants parisiens. L'heure ordinaire des repas était passée, et, de toutes ces tables, deux seulement étaient encore occupées, et l'une fort bruyamment. Les convives étaient de jeunes officiers qui, se retrouvant après une longue absence, avaient bien des secrets à se confier. Ces confidences se faisaient à haute et intelligible voix, aussi je fus bientôt au courant de leurs affaires de cœur et autres. Ils en avaient beaucoup, et je ne sais comment ils pouvaient y suffire et s'y retrouver, s'ils n'en tenaient pas registre.

Les tables sont servies par deux jeunes personnes brunes, sœurs probablement et filles du maître de la maison. Gracieuses et malignes; elles savent très-bien remettre les galants à leur place quand ils leur adressent quelque galanterie un peu trop épicée.

Mon souper est fort bon; on me sert du gibier, des légumes et des figues délicieuses. Le vin blanc que je bois est du pays : après ces vins liquoreux d'Espagne, il me paraît excellent. Tout devait me sembler tel après les privations dont je souffrais depuis tant de jours, et pourtant ma santé n'avait jamais été meilleure. A bord, je n'avais pas, nonobstant le gros temps, éprouvé le moindre symptôme de mal de mer et l'appétit ne m'avait pas quitté.



Le lit où je me couche est fort propre ; la chambre est rafraîchie par un double tuyau qui y renouvelle l'air. Je n'avais vu, nulle part ailleurs, employer ce moyen si simple de ne pas étouffer.

J'étais endormi depuis une heure, quand je fus réveillé par un bruit épouvantable : on aurait juré que cinquante tambours faisaient tous ensemble un roulement à ma porte. Je me demande ce qui pouvait me valoir cette aubade, lorsque les contrevents de ma fenêtre, s'ouvrant et battant avec furie contre les murs, m'annoncent qu'il ne s'agit pas de musique. C'était la tempête qui, toujours croissant depuis trois jours, s'était changée en ouragan et se déchaînait contre la maison qu'elle semblait vouloir emporter. Erreur ou réalité, je la sentais trembler. Je pensai aussitôt au petit *San-Antonio* et comme il devait danser dans le port. Mais que serait-il devenu si nous avions été en mer ? Hélas ! ce que devinrent tant de bâtiments qui périrent dans cette nuit fatale et la précédente.

Je fus longtemps sans pouvoir me rendormir ; enfin la fatigue l'emporta, et je ne me réveillai qu'au jour.



CHAPITRE XXXV.

Cherchell, ses monuments, ses rues, ses habitants.

La tempête s'était éteinte dans ces dernières convulsions. Le vent ne soufflait plus, le soleil était resplendissant ; je me lève. Mon premier soin fut de m'informer s'il n'était pas arrivé d'accident dans le port : je craignais que mon pauvre *San-Antonio*, déjà malade, n'y eût reçu quelque nouvelle blessure. Arrivé le dernier, la place qui lui était échue n'était pas la meilleure ; si ses amarres s'étaient rompues, le reste de sa cargaison était fort aventuré. On me dit qu'on n'avait entendu parler d'aucun sinistre. Voulant m'en assurer, je descendis jusqu'au bassin où je le trouvai dans le même état que la veille, s'occupant à réparer ses avaries.

Rentré chez moi, je mets mon journal au courant et j'écris à ma famille, qui ne me savait pas sur la terre d'Afrique. En partant, je n'avais pas dit où j'allais, je le savais à peine moi-même, ne me déterminant d'or-

dinaire qu'en faisant ma malle ou dans le cabinet du consul qui va viser mon passe-port.

Mon courrier fini, je descends pour déjeuner. En attendant, je mets la tête à la fenêtre de la salle donnant sur une vaste place. Elle était toute blanche, comme si elle eût été couverte d'un troupeau de moutons; des centaines de Bédouins, avec leurs ânes et leurs chameaux, la remplissaient entièrement. J'aurais pu croire à l'invasion de ChercHELL, si cette armée n'eût pas été toute pacifique. C'était l'époque de la vente des grains, et des milliers d'hommes de toutes les tribus s'étaient rendus en ville pour acheter ou pour vendre. Les acheteurs étaient, pour la plupart, des Maures et des Juifs.

Je me mêlai à cette foule, où je ne vis pas une seule coiffure européenne. Il y avait bien des chapeaux, mais des chapeaux arabes, dont un seul suffirait pour faire une demi-douzaine des nôtres : ils auraient pu coiffer Polyphème. Leurs bords avaient le diamètre d'un parapluie ordinaire; la coiffe, deux pieds de haut; le tout en paille. L'un des porteurs de ces gigantesques couvre-chefs, homme de grande taille, monté sur un chameau, avait l'air d'un monument : il ne lui manquait qu'un piédestal. D'autres, à califourchon sur de très-petits ânes, faisaient l'effet contraire, et le cavalier et la bête disparaissaient sous le chapeau.

Mais le grotesque n'atteignait ici que le petit nombre. Drapés dans leur beau burnous blanc, la tête ceinte de la corde de chameau, la majorité de ces Arabes n'avait rien que de vénérable. Quant à la face, il y en avait de toutes les nuances, depuis le blanc européen jusqu'au noir nubien; mais toutes ces figures, belles ou laides, annonçaient la race blanche et le type caucasien. Chez les Bédouins, à l'opposé des Turcs, l'obésité est fort

rare; je n'en ai pas vu un seul qui fût gras. Il est vrai qu'à leur régime on n'engraisse guère.

Des nègres et surtout des négresses, accroupis contre les bâtiments qui forment un des côtés de la place, étalaient le genre de victuailles qui conviennent au pays: des pains ronds, des courges, des pastèques, des figues, des raisins, etc. Quelques Françaises, dont l'agitation contrastait avec l'apathie des autres vendeurs, débitaient les mêmes marchandises. Les Arabes allaient de marchand en marchand, examinant, tâtant, flairant, demandant le prix, marchandant beaucoup, et le plus souvent n'achetant pas. Tel est le Bédouin; il fera trois lieues dans l'espoir d'acheter cinq centimes meilleur marché un objet qui en vaudra trente, et pour ces mêmes six sous vous pouvez lui faire faire vingt lieues: le temps et la fatigue ne sont rien pour lui quand il y a de l'argent au bout.

D'un côté de la place est un marché couvert, ou halle au blé; c'est là qu'on mesure les grains et que se traitent les grandes affaires. On peut juger de l'importance qu'y attache l'Arabe, qui parlemente une heure pour faire ajouter cinq centimes à un sac d'écus; aussi voit-on dans ces figures, nonobstant leur calme apparent, une animation qui se trahit par le mouvement des yeux. Quoiqu'il en soit, je n'ai vu éclater aucune querelle, et deux agents de police suffisent pour maintenir l'ordre parmi ces milliers de trafiquants.

Tous ces grains, qui m'ont paru d'une très-belle qualité, viennent du Chélif, et une route qui en faciliterait l'arrivée et l'embarquement à Cherchell, serait un grand bienfait pour le pays.

Je revois l'église où j'ai été avec l'équipage du *San-Antonio*: c'est une ancienne mosquée.

Je vais chez le commissaire de police pour y faire

viser mon passe-port et le remercier de l'avis favorable qu'il a donné comme membre de la commission sanitaire. M. Lacoste est non-seulement un magistrat intelligent, mais c'est un archéologue instruit. Il me conduit au musée, qui serait beaucoup plus riche si les anciens administrateurs avaient fait comme ceux d'aujourd'hui et eussent tenu à ce qu'aucun objet, trouvé dans le pays, n'en fût distrait. Ce déplacement des antiquités locales, à moins qu'il ne serve à combler ailleurs des lacunes ou à compléter des séries, est toujours funeste à la science et bien souvent à l'art.

Entre autres statues plus ou moins mutilées, je remarque le torse d'une Vénus qui est fort beau, et deux figures drapées qui ne sont pas mal.

Deux fonds de plats en terre rouge méritent, quoiqu'à l'état de simples tessons, une attention particulière. L'un porte une croix à quatre branches, croix de Malte, avec un agneau à chaque angle; l'autre a également une croix, mais au lieu d'agneaux aux angles, on voit trois colombes. Ils appartiennent, sans doute, aux premiers siècles du christianisme. Ces tessons, qui sont là oubliés dans un coin et qui n'ont aucun mérite artistique, pourraient être déplacés sans inconvénients; ils figureraient mieux au musée céramique de Sèvres, où il n'existe que bien peu de poteries de cette époque.

J'y trouve aussi une dent fossile d'éléphant, de douze centimètres de hauteur; une autre de mastodonte, de vingt-six centimètres; une défense d'environ un mètre de long et de dix-huit centimètres de large. Malheureusement on ne sait pas de quel lieu elles proviennent: on n'est pas même sûr qu'elles soient du pays. Cette incertitude de la provenance des objets d'histoire naturelle leur fait perdre une grande partie de leur intérêt, puisqu'on n'en peut tirer aucune conclusion certaine.

Du musée je me rends chez M. Pain, le chef de la douane. Je lui dis que j'étais fort satisfait des soins que j'avais reçus à bord du *San-Antonio*, et je le priaï d'autoriser le plus tôt possible le débarquement du raisin et des melons, en grand danger de se gâter. M. Pain donna immédiatement des ordres en conséquence. S'étant aperçu que des spéculateurs peu délicats s'entendaient pour profiter de la position du capitaine et lui acheter sa marchandise à vil prix, il l'en prévint et le renvoya à des marchands honnêtes.

L'on manquait de fruits à Cherchell; tout fut donc fort avantageusement placé. Le capitaine réserva sa cargaison de vin pour Alger, où, vu sa bonne qualité, il avait la certitude de le bien vendre.

Cette affaire terminée à la satisfaction de tout le monde, je fus faire une visite à la femme du receveur, cette même dame qu'à mon arrivée j'avais aperçue à la fenêtre. Elle se louait beaucoup, ainsi que son mari, de la bonne harmonie qui existe à Cherchell entre toutes les familles françaises, et entre celles-ci et les Arabes.

Je dois dire qu'une des choses qui m'a frappé là comme à Alger, Blidah et les autres localités que j'ai visitées, est l'excellente tenue des fonctionnaires. C'est surtout dans les provinces conquises et dans les colonies que l'on ne doit mettre que des hommes qui puissent donner aux indigènes une haute idée de la mère-patrie. Sous le premier Empire, on a bien souvent nui au pays et à l'administration française en faisant le contraire, c'est-à-dire en y tolérant des administrateurs incapables ou malhonnêtes. Il ne faut pas oublier que l'étranger qui n'a pas vu la France ou les Français chez eux, les juge tous par les spécimens qu'il a sous les yeux.

Madame Pain me donne des détails intéressants sur les visites qu'elle a eu occasion de faire dans les harems. Les femmes, me disait-elle, y demeurent dans une oisiveté complète, fumant, jouant, dormant. Parées quelquefois avec un grand luxe, elles sont le plus souvent dans un négligé qui tient de l'abandon. Traitées avec beaucoup de douceur, elles ne sont esclaves que de nom ; elles se voient entr'elles quand elles veulent ; elles sortent pour aller au bain, à la promenade, dans les bazars. Non-seulement elles ne se plaignent pas de leur sort, mais elles ne consentiraient pas à l'échanger contre celui des chrétiennes.

On sent qu'il n'est question ici que des femmes dont les maîtres ou les maris ont une certaine aisance. Les Mauresques et les Bédouines pauvres semblent assez malheureuses, mais celles-ci non plus ne voudraient pas quitter leur pays pour devenir Françaises. Qu'y gagneraient-elles ? Quelque misérables qu'elles puissent être chez elles, elles ne le seront pas plus que la grande majorité des femmes de nos artisans. Insouciance ou inconduite, les ouvriers de fabrique, de France, d'Angleterre, enfin de presque tous les États manufacturiers, sont les êtres les plus pauvres, les plus dégradés qu'on puisse imaginer. C'est ce mauvais régime des grands établissements industriels qui est la cause première de l'abrutissement et de l'étiollement des peuples.

Madame Pain me dit qu'elle était sur le quai quand notre bâtiment toucha, et qu'au cri de la foule : *ils sont perdus*, elle avait failli s'évanouir. Elle avait été témoin du naufrage du navire dont l'équipage, quelques mois avant, avait péri à la même place.

Cherchell jouit de l'avantage, rare sur cette côte, d'avoir de très-bonne eau. A quelques pas de la douane, sur la colline, est une fontaine dont je désirais goûter.

Malgré la chaleur, son eau était d'une limpidité et d'une fraîcheur admirables.

C'est peut-être l'abondance et la bonté de cette source qui ont déterminé la première fondation de la ville. Elle était célèbre sous les Romains, qui la nommaient *Julia-Cæsarea*, dont nous avons fait Césarée. Outre cette Césarée, il y en avait quatre autres : en Bithynie, en Capadoce, en Cilicie, en Palestine. La nôtre est celle de Mauritanie.

M. Pain me propose de faire une excursion archéologique, ce que j'accepte.

La ville actuelle, qui a repris quelque importance depuis l'occupation française, ne couvre qu'une petite partie de la cité ancienne. De magnifiques colonnes, dont plusieurs ont été transportées à Alger, prouvent qu'elle avait ses temples et ses palais. Située à quatre-vingt-quinze kilomètres d'Alger, Cherchell appartient à la France depuis 1840. Seize années ont donc suffi pour les constructions qui l'ornent aujourd'hui et lui donnent de loin l'apparence de nos petits ports de Provence : Cassis, la Ciotat.

On n'y compte guère qu'un millier d'habitants, mais sa garnison et les employés doublent cette population. Le voisinage des plaines du Chéelif, fertiles en grains, et ses communications faciles avec Alger par terre ou par mer, rendront un jour à Cherchell son antique prospérité.

Nous visitons d'énormes murs, qui doivent être les restes des remparts romains. D'autres ruines, fort respectables par leur âge, mais où il reste peu de traces d'architecture, peuvent être celles d'un amphithéâtre.

Nous rencontrons, chemin faisant, des Turcs, des Maures, des Kabyles, des Bédouins; toutes races différentes, professant la même religion, pourtant ne s'aimant

guère et s'alliant rarement entr'elles. Mon conducteur m'apprend à les distinguer par leur costume et leur figure.

Les Turcs, les moins intelligents de tous, se croient bien au-dessus des autres indigènes, qui, par habitude, leur portent une sorte de respect. Ils sont aujourd'hui très-peu nombreux en Algérie.

Les Maures viennent après les Turcs, qu'ils dépassent fort en intelligence et en activité; aussi s'enrichissent-ils vite *per fas et nefas*. De tous les musulmans, ce sont eux qui ont le mieux compris l'avantage de l'alliance française. Ils ne nous en détestent pas moins; mais, tout en nous détestant, l'intérêt parle si haut chez eux, qu'ils envoient leurs enfants dans nos écoles pour y apprendre le français. Quelques-uns leur font même suivre un cours de droit. Gare les plaideurs, quand il y aura des avocats et des avoués de cette famille!

Les Arabes ne sont pas moins intéressés que leurs coreligionnaires maures; mais moins habiles, au lieu de faire valoir l'argent, quand ils en ont, ils l'enterrent.

Les Kabyles n'ont pas l'humeur vagabonde des Bédouins, ils tiennent au sol et sont cultivateurs. C'est sur eux qu'on doit compter pour fonder la colonie agricole; ils comprennent mieux que tous les autres les avantages de la culture et sont plus probes. Les Kabyles, comme les Arabes, sont d'un tempérament sec et nerveux.

La race la plus belle, quant aux traits du visage, m'a paru être celle des Maures. Il y a des Mauresques véritablement jolies.

Un détachement de spahis fait partie de la garnison de Cherchell; tous les soldats et la plupart des sous-officiers sont indigènes; les officiers, à de rares excep-

tions près, sont Français. Ces hommes, qui font le service d'ordonnances et de gendarmes, sont tous parfaitement montés. Nous en voyons exerçant leurs chevaux. Habiles cavaliers, beaux hommes en général, leur costume rouge est, à certaine distance, d'un effet très-pittoresque; je n'ai jamais vu de cavalerie d'apparence plus martiale. Leurs chevaux leur appartiennent, mais ils sont payés en conséquence. Ils servent fidèlement; c'est une troupe d'élite.

Plusieurs groupes sont arrêtés devant un café maure placé dans la campagne. Cette halte militaire aurait fait le sujet d'un tableau.

Lorsque je rentrai dans la ville arabe, une jeune fille de dix à douze ans vint me demander l'aumône. Il est impossible de voir une figure plus fine, plus distinguée que celle de cette enfant.

Me voici près des deux marabouts ou mosquées que j'avais, la veille et la surveillance, aperçus de la mer. Là, il y a environ dix-huit ans, vingt-cinq Français se sont défendus contre une nuée d'Arabes. Quand on vint les dégager, il ne restait que sept soldats et le sergent blessé qui commandait encore.

Deux enfants sont, pour l'instant, les seuls gardiens du temple dans la cour duquel nous entrons: ils n'en ont pas les clés et nous n'en voyons que la porte. Un chat attaché à une longue corde pour lui donner la facilité de circuler, est, avec les enfants, le défenseur du lieu. Il était là, me disent-ils, pour en écarter les rats et les souris, mais je ne sais jusqu'à quel point un chat au bout d'une corde peut remplir son office. Le tombeau de l'aga, père de l'aga actuel, est dans l'un des marabouts. Cet aga fut délivré par les Français au moment où Abd-el-Kader allait lui faire trancher la tête. De là l'attachement du fils à la France.

Nous visitons, non loin des ruines de l'amphithéâtre romain, le tombeau du capitaine Vautrain, qui a défendu Cherchell le 10 janvier 1841. Il est enterré au lieu même où il fut tué.

En se rapprochant du port, on trouve, à trois cents pas du bassin, des bains romains d'une rare conservation. L'étage inférieur est encore entier; les peintures rouges et bleues des murs ont résisté au temps; le stuc qui recouvre l'intérieur est fait d'un mélange de sable, de briques et de poteries pilées. Ce stuc, d'une dureté extrême, est très-agréable à l'œil. Ne pourrions-nous pas utiliser ainsi nos pots cassés et nos tessons de porcelaine?

Ces bains, qu'alimentait probablement la fontaine dont j'ai parlé, se composaient, en outre des accessoires, d'une piscine longue de trente-cinq mètres et large de dix. Ils sont faits sur un modèle que nous devrions suivre, c'est-à-dire assez grands pour qu'on y puisse nager. Solides encore, il n'y manque que de l'eau.

La chaleur est atroce et j'aurais donné beaucoup pour prendre un bain. La mer est à deux pas, mais l'eau du port ne me paraissait pas d'une propreté irréprochable, et hors du port il faisait encore trop de houle pour tenter l'aventure. Je recule donc; cela m'arrive rarement.

Je retourne à la douane pour m'y reposer; j'étais assis sur le quai à l'ombre de l'édifice, à côté de Madame Pain, quand un capitaine espagnol me présente une dépêche qu'il essaie en vain de déchiffrer et qu'il me prie de lire. C'était l'annonce de la prise de Sébastopol. Elle venait, à l'instant même, de parvenir à Cherchell: il était trois heures et nous étions au 17 septembre. Cette nouvelle fut également bien accueillie par les Français, les Espagnols et les indigènes.

Je vais de là visiter la maison de l'aga des ulémas. Il se nomme Gobrini ; il est d'une très-ancienne famille du pays ; c'est son père dont nous avons cité le tombeau. Chargé de faire rentrer les impôts, il reçoit, me dit mon conducteur, douze mille francs du gouvernement français. Il est propriétaire d'immenses terrains, mais dont le revenu est peu proportionné à leur étendue ; cependant ils lui rapportent, dit-on, cent mille francs de rente.

Un très-beau nègre richement vêtu, qui paraît être le chef de ses domestiques, me montre ses chevaux, ses mulets. Quant aux appartements, comme le maître est absent, je ne puis les voir. Sa maison, à l'extérieur, n'a nulle apparence, on la prendrait pour une ferme ; mais à l'intérieur il y a, dit-on, un salon meublé à l'euro péenne avec un grand luxe ; dans les autres pièces, on ne voit qu'un divan et des trophées d'armes.

En repassant dans la promenade qui est fort belle, et dont la vue sur l'Atlas d'un côté et la mer de l'autre est magnifique, j'aperçois beaucoup d'Arabes qui attendaient l'aga. C'est à cette place et sous un arbre, à la manière antique, qu'il rend la justice. Ses fils y étaient déjà pour assister leur père dans ses fonctions.

La montagne qui domine Cherchell est, assure-t-on, visitée par les panthères. Les chacals et les hyènes entrent sans façon dans la ville. Animaux peu dangereux, les hyènes n'attaquent guère les hommes.

Je ne sais si les palmiers ont été détruits par suite de la guerre ou si ce terrain ne leur convient pas, mais ils sont ici assez rares et ne peuvent être comparés, pour la vigueur et la beauté, à ceux que j'avais vus en Espagne. De loin à loin sont d'énormes cactus couverts de leurs fruits, dits : *figes de Barbarie*. J'avais rencontré bien souvent de ces cactus, sans avoir occasion de

goûter de leurs produits ; je satisfais ici ma curiosité. La pulpe est fondante et sucrée, mais je préfère la figue ordinaire.

Devant la promenade où l'aga tient ses assises, sont couchées sur le sol des colonnes en granit, en marbre et en brèche d'Espagne ; restes d'une grandeur déchuë. Leur volume, la beauté du travail qu'on distingue encore dans leurs chapiteaux corinthiens, la richesse de la matière indiquent ce que devait être *Julia-Cæsarea*, et l'on ne s'étonne plus qu'elle ait donné naissance à un empereur, Macrin, et qu'elle fût, sinon la capitale, du moins l'une des principales villes de la Mauritanie césarienne. Ce fut en l'honneur d'Auguste que Juba, second du nom, qui y régna, la nomma *Cæsarea*.

Un peu plus loin, sur la route qui conduit à Alger, est un beau jardin fondé par M. Boquet, sous-intendant militaire qui habite l'Afrique depuis la conquête.

Nous voyons aussi l'abattoir, bâtiment de construction nouvelle. Celui qui en tient les écritures est un Maure nommé Omar ; il parle français purement, et M. Pain me dit qu'il l'écrit non moins bien. Il est impossible de voir une figure à la fois plus ouverte et plus régulièrement belle que celle de cet Africain. Il a voyagé en France ; sa grande beauté et la distinction de ses manières auraient pu lui procurer un établissement avantageux : il l'a refusé par scrupule religieux, et il a épousé une Mauresque que Madame Pain m'a dit être aussi belle qu'il était beau. Elle vantait beaucoup aussi une des femmes de l'aga.

Je terminai ma course par quelques visites. Je commençai par M. Beuret, lieutenant de vaisseau, commandant du port, et qui par ses soins avait plus contribué que personne à me faire admettre à la libre pratique. M. Beuret, jeune encore, est un officier très-distingué,

mais sa santé altérée par les fatigues de la mer lui a fait désirer le service des ports. Il venait de recevoir sa nomination à Saint-Servan ; depuis il a été placé à Bordeaux. Je lui recommandai M. Jouve, le courageux pilote qui avait exposé sa vie pour venir à notre aide.

J'allai ensuite chez M. Pernaud, commissaire civil. Nouvellement arrivé à Cherchell, il a déjà pris les meilleures mesures pour la prospérité du pays. J'ai voulu concourir par mon obole à la formation d'une bibliothèque publique, et j'ai fait don à la ville de la collection de mes œuvres.

Pour ces visites je m'étais muni de cartes : en voulant en prendre une dans mon portefeuille, je m'aperçois qu'elle ne portait pas mon nom. Or, c'était justement celui d'un homme de ma ville, fort estimable sans doute, mais qui me causait un tel ennui que jamais pour lui je n'étais chez moi. Ce nom malheureux m'avait poursuivi jusqu'en Afrique..

Les seules maisons qui ont quelque apparence sont de construction européenne ; les autres ont un aspect plus ou moins délabré, et celles des quartiers arabes ressemblent plutôt à des huttes qu'à d'honnêtes habitations. Toutefois, je dois dire encore ici que dans nos villages et même dans quelques-unes de nos villes de France, les pauvres ne sont pas mieux logés.



CHAPITRE XXXVI.

Suite de Cherchell. — Le dîner. — L'illumination. — Les fumeurs.

Une apparition. — Le départ.

J'avais rempli ma journée et bien gagné mon dîner. Les promenades par le soleil, et le soleil d'Afrique, brisent les jambes et alourdissent le front; je rentrai chez moi harassé et avec un grand mal de tête. *Le mal de tête veut paître*, me disait dans mon enfance ma vieille gouvernante, qui est restée cinquante ans au service de ma famille; la bonne femme avait des principes d'hygiène qui différaient tant soit peu de ceux de la Faculté. Elle avait remarqué que les personnes qui se portaient bien mangeaient bien; elle en avait conclu que bien manger suffisait pour se bien porter, et que si, nonobstant, le mal nous prenait, il fallait manger encore pour le faire passer. Ce régime lui a réussi, puisqu'elle a vécu quatre-vingt-sept ans, sans autre indisposition qu'une indigestion de temps à autre.

Fort dévote, elle avait fait de son goût pour la table un principe de religion, et dans sa vieillesse, devenue fort grasse, elle répétait : *qu'il fallait faire un bon corps pour rendre une bonne âme à Dieu.*

L'hôtel du Commerce est, toutes proportions gardées, presque aussi riche en chiens que Constantinople, mais ceux-là sont plus civilisés : ils étaient Français tout au moins de cœur. Je ne sais s'ils m'ont reconnu pour compatriote : ils me poursuivent de leurs caresses avec une persistance telle qu'ils me fatiguent presque autant que Leone avec ses taquineries.

En attendant mon dîner, je vais revoir le marché où la vente continue avec la même activité et la même harmonie. Est-ce toujours ainsi ? La police l'assure. Quelques-uns de ces Arabes portent des bâtons à tête recourbée, semblables à ceux qu'on remarque sur les anciens bas-reliefs.

Parmi les Bédouins, on voit beaucoup plus de laids visages que de beaux, mais il y en a peu d'insignifiants. On ne rencontre aucune de ces faces de niais si communes dans nos villages ; en revanche, les mines atroces n'y sont pas rares.

Je retrouve ces Françaises, qui doivent donner aux Africains une singulière idée du beau sexe de notre pays. Leur maigreur contraste avec l'embonpoint des négresses, étalant à côté leurs noirs appas qui rivalisent en rondeur et en volume avec les pastèques qu'elles vendent. D'une de ces noires on pourrait faire trois de nos blanches ou ci-devant telles, car elles aussi ont pris la teinte locale. Au surplus, musulmanes et chrétiennes, bien qu'en concurrence et faisant le même commerce de fruits, paraissent vivre en paix. Je n'en ai pas vu se chamailler comme il arrive si fréquemment dans nos halles.